



HAL
open science

'Avoir de la cendre': ancrages nomades en territoire touareg

Hélène Claudot-Hawad

► **To cite this version:**

Hélène Claudot-Hawad. 'Avoir de la cendre': ancrages nomades en territoire touareg. *Techniques et culture*, 2011, 1 (56), pp.78-97. halshs-00722860

HAL Id: halshs-00722860

<https://shs.hal.science/halshs-00722860>

Submitted on 5 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru in *Techniques & Cultures*, n° 56, 2011/1 : 78-97.

‘Avoir de la cendre’ : ancrages nomades en territoire touareg

Hélène CLAUDOT-HAWAD

Les Touaregs vivent dans un environnement aride sur un immense territoire situé au Sahara central et sur ses franges sahéliennes. Cette population berbérophone a été divisée dans les années 1960 entre cinq Etats nés des indépendances africaines : les uns se disant « arabo-musulmans » comme l’Algérie et la Libye, les autres « sahéliens » comme le Mali, le Niger et le Burkina Faso. Au-delà des nouvelles identités nationales, les Touaregs utilisent pour se désigner eux-mêmes une appellation en usage chez d’autres berbérophones, *Amazigh* (pl. *Imazighen*) qui en touareg se prononce *Amahagh*, *Amajagh* ou *Amashagh* selon les parlers. Au féminin, ce terme signifie à la fois la « femme » et la « langue » berbères. Depuis les années 1990, date du premier soulèvement armé touareg au Niger et au Mali, un autre ethnonyme a été plébiscité, notamment à l’extérieur du monde touareg : *Kel Tamashaght*, « ceux de la langue touareg », déplaçant l’identité touarègue vers le champ linguistique. Cette désignation, pratiquée dans l’Ouest du pays touareg, avait autrefois une connotation statutaire. Elle s’appliquait en effet aux groupes dépendants du grand pôle politique de la Tademekat qui sont des locuteurs de la *tamashaght*, contrairement aux nobles qui parlent une autre variante dialectale, la *tamajaght*. La contraction de *Kel Tamashaght* en « Tamashak », orthographié ainsi par les pouvoirs publics, est aujourd’hui répandue. Elle féminise de manière baroque l’identité nominale moderne des Touaregs qui sont devenus les « La-Femme-Touarègue ».

Dans le pays de désert et de savane qu’ils habitent, les Touaregs ont développé une culture qui valorise le nomadisme et les compétences à la mobilité, par rapport à la sédentarité. Leur économie est fondée sur des activités diversifiées qui exploitent des niches écologiques variées : pastoralisme, agro-pastoralisme, agriculture oasienne, chasse et cueillette, artisanat (cuir, vannerie, pierre, métaux), transport au long cours... Le véritable poumon de l’économie régionale est le commerce caravanier. A partir des années 1960, avec l’instauration des nouvelles frontières politiques, cette activité est devenue un délit durement

réprimé. La logique territoriale centripète des États modernes interdit aux Touaregs de poursuivre les grandes caravanes qui reliaient économiquement leur pays aux zones subsahariennes, à la Méditerranée, au Moyen Orient et aux régions atlantiques. Seul un petit trafic transfrontalier subsiste, réduit à la clandestinité. Ce sont les acteurs liés à l'État qui accaparent le commerce international, faisant transiter de nouveaux produits avec des moyens de transport mécanisés (camions, avions).

Les restrictions imposées à la mobilité nomade ont précipité les Touaregs dans la pauvreté, les empêchant de faire face efficacement aux aléas climatiques. Privés de droits sur leur territoire et soumis aux interventions arbitraires des autorités, des organisations non gouvernementales et des entreprises multinationales, ils ne sont plus en mesure de gérer leurs ressources naturelles selon les stratégies bien rôdées qui leur permettaient d'en assurer la pérennité.

Dans ce contexte, le nomadisme est en train de changer de visage, prenant un caractère précaire, auparavant attribué à la seule condition sédentaire. Cependant, le nomadisme (*taglé*) ne se réduit pas à un modèle économique ou à un mode de vie, particulièrement adaptés à l'exploitation d'une végétation désertique rare. Il renvoie aussi à des positions sociales dont la valorisation ancienne a encore de l'efficacité. C'est enfin une manière de penser le monde, une philosophie du mouvement, un système de représentations et de valeurs transmis par l'éducation et véhiculé par les manières de faire, d'être et de paraître en public.

AU CENTRE DU MONDE, LA MAISON

Pour concevoir l'ordre du monde, de la société, de la famille ou du territoire, les Touaregs ont recours à des métaphores qui mettent en scène certains principes jugés essentiels, comme la différence et la complémentarité des parties qui composent toute entité. L'image du « corps » est ainsi mobilisée, ensemble formé d'organes variés dont chacun joue un rôle indispensable au bon fonctionnement du tout. Que l'un disparaisse et l'organisme perd son équilibre sans garantie aucune de le rétablir. Par ailleurs, l'opposition des éléments est nécessaire au dynamisme et à la vie du corps qui n'est envisagé qu'en mouvement.

Un autre modèle privilégié est celui de la « tente » ou plutôt de la « maison », car le terme utilisé, *éhan*¹, ne préjuge pas des matériaux de construction de l'édifice et renvoie non seulement à l'abri matériel, mais aussi à la famille, à la lignée et à l'épouse. Beaucoup de locuteurs touaregs rapprochent la « maison » de l'idée de ce qui est contenu et de ce qui

¹ Le terme *éhan* est rapproché par Laoust (1920 : 21) des formes *akhkham*, *takhkhamt*, *takhan*, *ayan*, en usage dans d'autres régions berbérophones, mais habituellement rapportées à un emprunt à l'arabe *khima*, thèse que l'auteur réfute.

contient, ce qui est englobé et ce qui englobe, ce qui est couvert et ce qui couvre, faisant dériver l'appellation *éhan* du verbe *iha* qui a un double sens passif et actif (« il est dedans, il contient »). Ils l'assimilent enfin à l'abri, au creux, à la matrice, au féminin. L'une des originalités de la société touarègue est son caractère matricentré : dans la plupart des groupes, la maison appartient à la femme. Un deuxième terme est utilisé notamment dans l'Ouest touareg pour désigner l'habitat nomade : *éhaket*, compris comme « ce qui contient tout » (*iha aket*), renvoyant à nouveau à la notion de plénitude.

Deux types essentiels de tentes existent, reliés symboliquement à des modèles politiques distincts². D'une part, on trouve la tente en peau (Figure 2) dont le velum (*ahakom*, *akom*) repose sur un support central – formé soit d'un mât, souvent sculpté et monumental (appelé *tamankayt*, « la dirigeante ») et surmonté d'une faitière, soit d'une paire simple, double ou triple de piquets reliés par des traverses et constituant le « dossier » ou ce qui soutient (*ésegbel*) (Figure 3). Cette structure est entourée à la périphérie par des piquets latéraux souvent décorés autrefois. D'autre part, se situe la tente en nattes, bâtie sur des arceaux entrecroisés, arimés à des traverses sculptées et ornées, mais sans pilier central (Figure 1). La première charpente met en scène l'organisation hiérarchisée des pôles politiques de l'Ajjer au nord-est, de l'Ahaggar au nord et de la Tademekat au sud-ouest, tandis que l'autre armature, caractéristique de l'Aïr dans le sud-est du pays touareg, fait écho au système plus égalitaire des *ighollan*, confédérations coordonnées par un chef arbitre assimilé à un étranger sans pouvoir coercitif³. La distribution des groupes sur le territoire apparaît comme une projection de l'organisation de la maison touarègue, avec au milieu les nobles entourés de leurs protégés. Cette position se réfère aussi bien à l'armature à pilier central, comparée à un corps surmonté d'une tête incarnant le pouvoir, qu'au modèle de la tente à arceaux, corps acéphale, articulé autour des vertèbres centrales que représentent les traverses (quatre dans l'Aïr correspondant à quatre entités politiques de référence). Le vocabulaire qui désigne les divers espaces de la tente, associés à des attributions particulières, est mobilisé pour dénommer les différentes portions du territoire que les tribus et les confédérations occupent. La sémantique du corps intervient dans les appellations géographiques, situation d'ailleurs commune à l'ensemble du monde berbérophone. Les noms des groupes eux-mêmes correspondent souvent aux noms des lieux, soulignant l'analogie entre ordres spatial, social et symbolique. Ainsi, dans l'Aïr, les termes désignant des espaces intérieurs de la tente comme *tédélé*, *emezu*, *igdem*, se retrouvent

² A ce sujet, voir Claudot-Hawad, 2001 [1990] : 11-50.

³ Voir à ce sujet, Claudot-Hawad 2001 [1990] : 20 et sv.

dans les appellations de certains groupes tels que les Kel Tedélé, Kel Emezu ou Igdamen, marquant des positions géographiques et politiques particulières dans l'organisation du territoire confédéral de l'Air à une époque donnée.

LE LAIT VIVANT

Une « maison » ne peut subsister qu'à la condition de posséder des ressources : la métaphore alimentaire du « lait vivant » (*akh iddaren*) sert à désigner les biens indivis transmis en voie matrilineaire qui « nourrissent » la tente⁴. Il s'agit des troupeaux, autrefois de la main d'œuvre servile, des droits à la chefferie, des droits au territoire, des biens symboliques qui assurent la continuité de la tente. Dans ce schéma matricentré, l'ancêtre fondateur est une femme, dotée de tous les traits qui incarnent la noblesse et le rayonnement, figure d'excellence à laquelle sont accolés des attributs prestigieux adaptés au contexte. C'est le cas par exemple de l'aïeule célèbre des Kel Ahaggar dont le nom, Tin Hinan, signifie « celle des tentes » ou encore, selon une hypothèse étymologique plus récente, « celle qui migre » (Badi, 1995). Dans les récits de fondation, en effet, les ancêtres des Touaregs proviennent toujours d'un ailleurs prestigieux - grand centre d'échanges commerciaux, ville savante, pôle culturel - qui varie selon les périodes historiques, d'où les reformulations des récits d'origine que l'on peut observer parfois à quelques années d'intervalle, en fonction de changements politiques et sociaux qui nécessitent la recherche de nouvelles légitimités. Dans ce schéma, l'autochtonie connote au contraire la faiblesse, la fragilité, l'isolement, le statut du pauvre et du dominé, incapable de mobiliser les vastes réseaux qui seuls permettent de jouer un rôle important dans le dispositif politique touareg. A côté de cette hypothèse linguistique, l'interprétation habituelle de Tin Hinan : « celle des tentes », est tout aussi intéressante car elle associe la femme au fait d'habiter.

« Habiter », d'un point de vue touareg, connote la civilisation. La maison nomade, possession féminine (à l'exception des Iwellemmeden), est assimilée aux femmes, transmise par les femmes, construite par les femmes qui en adaptent les pans mobiles tout au long de la journée pour se protéger du vent, du soleil ou du froid. C'est un édifice matériel mais aussi social et symbolique placé au centre de la société nomade. La charpente de la tente sert à penser le monde civilisé, construit et protecteur, par opposition au désert, à la nature sauvage et menaçante.

⁴ Voir Claudot-Hawad, 1993 : chap. IV.

CONSTRUIRE L'ABRI

La construction de la maison exige du temps et de l'attention, notamment la tente en nattes de l'Air dont le montage peut prendre deux jours complets. Il s'agit d'un investissement rituel qui comporte plusieurs étapes et s'opère sous la direction de la maîtresse de la tente, aidée par ses parentes, par ses servantes autrefois, ou encore par son mari.

Le choix d'un emplacement dépend de plusieurs facteurs. D'abord, l'appartenance collective à un groupe de filiation, lui-même inséré dans des unités sociopolitiques plus vastes, qui déterminent l'accès au territoire. L'installation des campements suit la logique d'un parcours coutumier et s'organise de manière saisonnière : l'itinéraire annuel régulier, vu comme un cycle par les nomades, fait revenir chaque fraction aux mêmes emplacements périodiques comportant déjà des aménagements. Les empreintes durables des présences antérieures sur les lieux représentent les marqueurs qui manifestent l'ancrage historique des groupements sur ce parcours, comme les inscriptions *tifinagh* qui se juxtaposent sur les rochers avoisinants notamment autour des points d'eau, le crottin accumulé des animaux qui subsiste longtemps avant d'être absorbé par le sol, ou encore les cendres dont les couches multiples prouvent l'ancienneté et la longévité du lignage. Finalement, ce retour cyclique sur les lieux renvoie davantage à l'idée d'une maison pluri-située qu'à un déplacement entre plusieurs habitations. Nomadiser d'ailleurs ne signifie pas voyager⁵. Les enclos pour les animaux, les pierres du foyer et certains objets laissés sur place, les plus lourds comme les pilons, les meules en pierre et les molettes, ou ceux faciles à reproduire, comme les piquets non sculptés, peuvent être immédiatement réinvestis. Les trous anciens des piquets sont souvent réutilisés et cette image même rend compte en touareg de la notion qui signifie « rentrer chez soi ».

Au fil de l'itinéraire nomade, revenir sur les lieux habités un an auparavant se dit en effet « rentrer » alors que « sortir » correspond au moment où l'on défait la tente pour déménager. Le fait de s'installer sur tel ou tel site, déjà balisé par les occupations précédentes, est un choix de chaque unité de résidence - groupe évolutif, plus ou moins étendu selon la saison et les ressources disponibles - et dépend des circonstances politiques, sociales, climatiques, saisonnières, écologiques du moment, qui peuvent amener à modifier les étapes du parcours habituel. Une fois arrivés sur le « site » d'installation appelé *ezégez* ou *tamejirt* – et distinct des lieux de bivouac qu'aménagent les voyageurs (*amashedwi* ou *ameseklu*) – chaque foyer décide en fonction de son voisinage d'élection, parental ou non, le lieu précis où il va installer sa tente.

⁵ Voir Claudot-Hawad, 2002.

La distribution des foyers dans l'espace, souvent sur une ligne horizontale pour éviter les vis-à-vis, suit fréquemment (mais non obligatoirement) une logique de proximité parentale, le centre étant occupé par les représentants âgés et responsables du campement⁶.

Les hommes s'occupent d'abord d'organiser l'espace extérieur, c'est-à-dire déterminent l'endroit où seront disposés ou restaurés les enclos pour les animaux, la nature des alentours, dégagés ou non, l'arbre qui va faire abri à la tente pour éviter qu'elle soit exposée au vent, à la pleine lune, à la poussière ou à la vue. Cet environnement naturel est très important car il constitue le prolongement indispensable de l'habitat. L'arbre, souvent une *tamat* (*Acacia Seyal Del.*), doit être suffisamment grand et fourni pour non seulement procurer de l'ombre, protéger des bourrasques, fournir un espace de vie et de réception, isoler des voisins, mais aussi servir de support pour accrocher matériel, nourriture ou objets divers, et offrir des éléments utilisables tout au long de la journée comme par exemple des épines pour accrocher une étoffe, une branche pour tailler un piquet, des rameaux pour confectionner de menus objets ou des brosses à dents, de la gomme pour soigner, de l'écorce pour tanner, des brindilles pour allumer le feu, des feuilles à brouter pour les animaux de proximité...

Le foyer est installé entre la tente et l'arbre. Dans cet ancien espace marqué par les occupations antérieures, la femme choisit alors le lieu précis où elle va « rentrer ». Le premier élément qu'elle pose incarne par excellence l'univers féminin et sa préséance. Il s'agit du lit (*tedabut*), mobilier de prestige acquis au moment du mariage. La fabrication de ce meuble de bois, démontable, est confiée aux artisans qui l'agrémentent de décors géométriques variant selon les régions. Il est composé dans l'Aïr de deux traverses monumentales au décor soigné, pyrogravé (Figure 3), dont chaque extrémité a la forme d'une roue noircie au feu. Les deux traverses de bois sont elles-mêmes surélevées sur des pieds décorés que l'on peut dresser ou coucher selon l'inclinaison recherchée. Sur ce cadre, des perches horizontales sont placées, dans le sens de la longueur du lit, au-dessus des traverses qui comportent des encoches destinées à les stabiliser, formant un sommier complété par des nattes de paille et de cuir sur lesquelles sont installées des couvertures.

LE LIT, CHARPENTE DE L'UNIVERS

⁶ Dans les groupements matrilineaires, les règles de résidence suivent une logique matrilocale ramenant les individus au campement maternel après diverses étapes de la vie qui peuvent soit les en éloigner (mariage), soit les y reconduire (accouchement, divorce, veuvage).

L'édification de la maison commence nécessairement par le lit central ou, si le lit est absent, par la natte qui le recouvre (Figure 4). L'appellation *tedabut* désigne à la fois l'objet et l'emplacement qu'il occupe. La racine du terme renvoie à un champ sémantique très riche où sont mises en relation les notions de « pouvoir », « capacité », « droit à la suzeraineté », « groupe d'ayants droit », « descendance des sœurs »⁷, et sur le plan matériel « trône », « estrade », « surélévation », et toute structure placée au dessus des autres. L'idée de « perdre le pouvoir » s'exprime par une image évoquant le chaos, c'est-à-dire la « cavalcade du lit » (*asaray n tedabut*) qui roule et se désintègre dans une course débridée. Ce mouvement incontrôlé contraste avec la représentation du lit-estrade incarnant l'élément le plus stable de la tente dans lequel les Touaregs voient un condensé de la structure de l'univers, de la société, de la maison et de tout assemblage ordonné.

Le lit va servir de mesure (*aseket*) et d'armature à l'organisation de l'espace domestique. Il est le socle et le référent à partir duquel vont être calculées les distances respectives des piquets, établies en nombre de pas. Dans l'Aïr, le lit est orienté, comme la tente, selon l'axe est-ouest. Sa mesure est assimilée à celle du corps étendu de la maîtresse de maison. Partant du lit, les pas élaborent l'espace normé, arpenté, maîtrisé, civilisé, en le séparant de l'espace inconnu, incontrôlé, illimité et sauvage du désert. L'exercice qui consiste à définir les parties internes de la tente est d'ordre rituel, il nécessite de la concentration et se pratique avec une certaine gravité, de préférence avec l'assistance de femmes plus âgées ou la présence de témoins qui participent à cette mesure du sacré.

Les proportions de la tente ont donc pour étalon le corps de la maîtresse de maison. Une comparaison peut être faite avec un autre édifice abritant le corps non pas vivant mais défunt, c'est-à-dire la tombe qui est creusée à la dimension du corps mesuré par une corde que l'on pose en évidence au-dessus du tertre de la sépulture.

Une correspondance étroite est ainsi établie entre le corps et l'abri et, dans le cas de la maison, entre la tente et le corps de celle qui l'habite. Cette œuvre architecturale féminine à la fois contient et reflète la mesure de l'univers et de ses axes d'orientation. Elle souligne enfin l'analogie instaurée entre l'élément féminin et la civilisation. C'est pourquoi, tout lieu sauvage, désert, abri naturel, grotte peut se muer en maison, c'est-à-dire en abri protecteur, si ce rituel de balisage est pratiqué.

Les pas servant à mesurer les distances utiles pour délimiter les contours et les différents espaces de la tente sont rapportés au caractère et aux manières mêmes de la maîtresse de

⁷ Désignant les enfants de sœurs, le terme *tadabit*, utilisé dans l'Ahaggar, est synonyme de *tégéhé*, prononcé *tégézé* dans l'Aïr (voir Foucauld, *Dict. I* : 153-54).

maison. L'édification d'une tente harmonieuse et bénéfique est vue comme le reflet du tempérament de celle-ci, et inversement.

Ces considérations ramènent à l'identification opérée dans l'imaginaire touareg entre la femme, la maison, l'épouse (que désigne un même terme), mais aussi le commencement, le début du monde, l'origine tels que le mettent en scène les récits cosmogoniques où le féminin précède et englobe le masculin⁸.

LES ESPACES INTÉRIEURS DE LA TENTE

Au-delà des différences régionales qui se manifestent dans la forme des tentes, dans le nombre de piquets et leurs dénominations, dans le type de charpente avec ou sans pilier central, dans les matériaux utilisés pour fabriquer le velum (cuir ou nattes), une continuité forte se dessine au niveau de la structuration de l'espace.

La maison est divisée de manière immatérielle en deux moitiés, féminine et masculine, l'une à gauche et l'autre à droite lorsqu'on se situe à l'intérieur de la tente, les yeux tournés vers l'entrée principale. Dans l'Aïr, par rapport à l'orientation à l'ouest (pratiquée dans la majorité des groupements matrilineaires, à l'exception des Iwellemmeden devenus patrilineaires qui ont inversé le schéma et des Kel Ahaggar dont la tente s'ouvre au sud⁹), la partie féminine se situe au sud et la partie masculine au nord. Ces deux côtés de la tente sont dénommés dans l'Aïr par un terme identique : *tédélé*. Du côté sud, se trouvent les bagages féminins, avec notamment le sac à habits (orné de franges, de décors au trait et d'appliques en cuir ou tissu, accroché à un piquet lui-même ouvragé) et un édifice parallèle au lit, de longueur équivalente mais le surplombant, à mi-hauteur de la tente, les *tisemula*, composé de quatre piquets sur lesquels sont installées des traverses pour poser tout ce qui a trait à la nourriture. Quand le velum n'est pas installé, cette armature peut servir d'abri provisoire, d'espace de repos rendu possible par sa hauteur au-dessus du sol. Chez les Iwellemmeden de l'Est, on appelle cet endroit *daw aylalen*, « sous les bagages ». On trouve également dans cet espace de la tente les piquets porte-plat (*téjikan* au sing.) décorés de franges de cuir et les porte-ustensiles, sur lesquels sont posés ou accrochés les éléments de cuisine (plats, bols, louches, cuillères, gourdes, entonnoir, outre à lait, marmite...) (Figure 5). L'espace féminin est souvent appelé simplement *tisemula*, connotant les bagages qui « nourrissent ». Dans la partie nord, se trouvent les effets de l'homme, ses armes, l'équipement utile pour ses activités d'élevage ou

⁸ Voir Claudot-Hawad, 2009.

⁹ Voir à ce sujet Foucauld et Calassanti-Motyliniski, 1984 : 43-45 ; Lhote, 1984 : 100-104.

de transport caravanier, etc. Le harnachement et les selles de chameau sont rangés dans les espaces respectifs de la femme et de l'homme qui ont chacun une monture.

Dans les tentes à structure centrale complexe (composée de deux, quatre ou six piquets), le lit est placé au milieu et parfois isolé du reste de la tente par un paravent (*esaber*) qui le clôturé.

Ce lieu s'appelle chez les Iwellemmeden de l'Est la « génération » ou la « postérité », *tasat*.

Dans l'Air, à l'extrémité du lit, à l'est, est installé un imposant porte-bagage en bois qui joue le rôle d'une armoire nomade. Le montage de ce meuble se fait immédiatement après celui du lit et avant la construction de la tente. Il s'agit des *igayden*, constitués de deux grands piquets de bois sculptés en forme de lyre, destinés à ranger les effets (tapis, couvertures, vêtements et accessoires de prestige...) qui assurent la « dignité » (*ezzebun*), permettant de tenir son rang et de recevoir les invités dignement. Les *igayden* par ailleurs isolent le lit du regard extérieur, confirmant sur un autre plan leur fonction protectrice.

Les deux espaces situés entre le lit et les seuils ouest et est de la tente s'appellent *imuza*, qui signifie au sens premier l'« avant-garde ». Dans l'Air, l'avancée entre le seuil et l'extérieur est dénommée pour chacun des deux côtés : *igem*. Parmi les termes de la même racine en touareg, *tigemt* désigne l'anneau de narine d'un chameau dressé qui permet de le diriger, signification qui semble entretenir un rapport sémantique avec le terme *igem* utilisé dans le Sous (Maroc) et associé à l'espace où l'on éduque. Enfin, *tigmmi* signifie en tachelhit la maison (voir Laoust 1920 : 1)¹⁰. Plus généralement en berbère, « la racine GM évoque la notion de 'croissance, éducation' » (Mountassir, 2010).

Si la nuit, on dort la tête à l'ouest, au matin et dans la journée, on s'oriente à l'est. Cette migration du corps changeant d'orientation au lever du jour est associée à l'ardeur du soleil mais renvoie aussi à une conception nomade du monde et de ses éléments constitutifs qui sont conçus en mouvement, lancés sur un parcours cyclique, selon un modèle universel concernant chaque élément, chaque chose, chaque être. L'espace d'entrée et de réception sous la tente est par excellence la *tédélé* du côté masculin. Seuls les parents ou invités intimes de la famille peuvent aller du côté des *tisemula* ou encore les « pauvres » (*tilaqawin*) qui ont besoin d'assistance et acceptent publiquement le rôle de protégés. Enfin, l'attribut de genre des espaces de la tente ne signifie pas leur privatisation. Le couple et leur entourage en fonction de son intimité avec la famille circulent partout librement. Par contre, la politesse exige que les gens de l'extérieur rentrent soit par les portes ouest et est, soit du côté masculin.

¹⁰ Sur les termes qui désignent la maison en berbère, voir Chaker, 2010.

Le soir, le salon de la tente, protégé par le déploiement des nattes-paravents, se situe devant l'entrée ouest, autour du feu.

A distance de la tente enfin, est aménagé un espace cuisine comportant souvent un support-placard formé de quatre piquets (*téjira*) qui permet de pendre ou de poser le matériel et les ustensiles courants.

LE CORPS DE LA TENTE

Les éléments de la tente sont fabriqués essentiellement à partir de trois matières : le cuir, les fibres végétales et le bois¹¹. Les objets en bois sculptés, incrustés de cuivre, gravés ou pyrogravés (piquets, lit, porte-bagages, écuelles et bols de bois, louches, cuillères) nécessitent l'intervention d'un homme de métier, l'artisan. Tous les autres objets en cuir ou en fibre végétale sont fabriqués par les femmes et autrefois confiés chez les groupes riches à l'habileté des artisanes.

Le velum de la tente est l'une des pièces maîtresses de la dotation de la mariée. En cuir, il est formé d'un assemblage cousu de peaux de chèvre, de mouflon (cuir apprécié à cause de sa souplesse et de sa solidité), de mouton ou de bœuf (dans le sud du pays touareg). Ces peaux sont tannées, épilées, enduites de beurre et enfin d'ocre rouge, ce qui les rend étanches. Dans l'Ahaggar, au début du XXe siècle, « un petit velum se compose de quarante peaux, un moyen de soixante et un de très grande taille en compte cent » (Foucauld et Calassanti-Motyliniski, 1984 : 43). En fait, la taille du velum est liée également au rôle de ses occupants. La longueur de la tente dépend du nombre de bandes de peaux cousues, appelées chacune *taghda*, terme qui désigne par ailleurs un type de lance défensive et une unité socio-politique et militaire autonome. Une tente composée de quatre ou cinq bandes de peaux cousues renvoie donc aussi à l'ordre politique présent, au nombre des groupements coiffés par l'entité à laquelle appartiennent les habitants de la tente.

Entourant la tente et la prolongeant vers l'extérieur, l'*ésaber*, paravent fait de paille¹² tissée avec des lanières de cuir joue enfin un rôle important dans l'aménagement de l'espace habité. Cet objet au décor remarquable, long de cinq à sept mètres, est également l'oeuvre des femmes. Sa fabrication, collective, exige l'intervention de plusieurs groupements, chacun réalisant une longueur de l'objet en le dotant de ses motifs privilégiés (Figure 6).

¹¹ Sur les objets touaregs, leur fabrication, leur style et les valeurs dont ils sont porteurs, voir notamment Hincker, 2002 et 2006.

¹² *Panicum turgidum* (Forsk)

La tente couverte de matière végétale est composée de deux types de nattes : les unes, destinées au toit, sont tressées avec les palmes du palmier doum¹³ et décorées de broderies géométriques réalisées en cuir ou en laine, visibles de l'intérieur de la tente ; les autres comme les longues nattes-paravents (*iwarwaren*) qui abritent les côtés de la tente sont tissées en fibres de palme et lanières de cuir. Posée au milieu du velum dans toute sa longueur est-ouest, une longue natte (*asalamamas*) chapeaute l'édifice ; elle est assimilée à la « coiffe » de la tente.

La contribution de la communauté élargie est également sollicitée pour confectionner la tente en nattes. Enfin, certains objets, dont la fabrication peut être parfaitement individuelle, symbolisent, à travers leur forme même, leur décor ou leurs matériaux, la nécessité du réseau et des interrelations entre éléments distincts. C'est le cas de la natte de lit caractérisée par sa composition en tiges végétales (note 12) et lanières de cuir entrecroisées, par son dessin en mosaïque et parfois par une appellation explicite comme *tawsit* dans l'Ahaggar qui désigne également l'unité sociopolitique – la « tribu » de la littérature ethnographique – rassemblant selon un modèle parental des fractions diverses.

Ainsi, édifier une nouvelle tente sous-entend l'implication et la solidarité de tout le réseau de parents, d'alliés et de clients dans lequel s'insère le nouveau foyer. La présence et l'importance vitale de ces liens sont matérialisées dans la réalisation de la tente et de son mobilier qui portent la marque des contributions plurielles de la collectivité. Ces apports conjugués sont censés donner à la tente sa vigueur, sa stabilité et son identité. C'est l'image de la cohésion du groupe composé de plusieurs rameaux différents et complémentaires qui est ici à nouveau mise en scène.

LA MAISON EN MOUVEMENT

Quand le campement déménage (Figure 7), la tente démontée est pliée en unités de bagages distinctes, quatre de préférence, portés par plusieurs animaux de bât.

Le contenu de l'armoire nomade des *igayden* (couvertures, tapis et grand coussins décorés) devient une assise confortable sur laquelle s'installe la maîtresse de maison sur le dos de l'animal : l'ensemble est disposé sur la selle de la monture pour servir de matelassure et de baldaquin et, s'il n'y a pas de selle, pour en faire office. Ce chargement appelé *eggegi*, véritable « équipage » féminin, a une valeur sacrée et ne peut être légué qu'à la fille ou à la descendance féminine d'une femme. *Eggegi* connote la « charge » morale, les principes et les

¹³ *Hyphaene thebaica* (Mart.)

devoirs à accomplir non seulement par rapport à la sphère des humains et de la société, mais également par rapport à la nature, au monde du visible et de l'invisible. A ce titre, *eggegi* est assimilé à la civilisation, à la culture, aux valeurs et à leur transmission, représentant le bagage qui donne du poids aux individus dans la société.

La deuxième unité de transport comprend le lit et tout le matériel qui l'entoure (piquets et traverses sculptés et ouvragés qui forment les diverses armatures). Cet ensemble est appelé dans l'Air : *tadada*, le « fardeau », ce qui pèse et qui en même temps est nécessaire. Il est vu comme un socle d'éléments obligatoires composant la structure universelle qui fonde tout assemblage, qu'il soit parental, social, corporel, végétal, cosmique...

La troisième unité de chargement est la charpente de la maison, le toit, l'abri avec ses arceaux, appelé : *akatar*¹⁴ (voir figure 10, en arrière plan) terme rapporté à l'idée de ce qui est oblique, imaginé comme une courbe qui relie un point à un autre, comme le départ dans un itinéraire où l'on s'engage quand on quitte un lieu pour aller vers un autre.

La quatrième entité est appelée *tamelkawt*, le « matériel », ou *tégé* : le « bât », comprenant les sacs à provisions, la nourriture, les ustensiles de cuisine, les plats, les outres, les marmites, le mortier, les affaires diverses, les cordes et tout le matériel utilitaire de la vie quotidienne (figure 8).

Bâtir une maison, et bien au-delà de la maison, bâtir le monde, implique la réunion de ces quatre catégories d'éléments, c'est-à-dire sur le plan symbolique le socle des valeurs et de la culture (*eggegi*), la charpente de base, lourde, pesante, qui organise les éléments (*tadada*), ce qui est en mouvement d'une étape à l'autre (*akatar*) ; enfin ce qui porte ou qui soutient (*tégé*). Depuis la paupérisation des nomades qui étaient particulièrement riches jusqu'aux années 1970 dans l'Air et jusqu'aux années 1980 dans la Tademekat, ce matériel, chargé de significations complexes, a été progressivement remplacé par des objets importés, de facture industrielle, fabriqués dans de nouveaux matériaux (plastique, caoutchouc, fibres synthétiques, aluminium...). Les trois matières qui dominent l'univers matériel touareg (cuir, bois et fibres végétales) se sont en effet raréfiées dans le contexte moderne sous l'effet de plusieurs facteurs. Ainsi, l'impossibilité pour les nomades de gérer leur territoire (sur lequel aucun droit ne leur est reconnu dans le cadre étatique), les initiatives malheureuses de certains projets de développement¹⁵, les entraves à la mobilité, la création ou l'extension des villes avec des besoins exponentiels en ressources végétales (fourrage, nattes, bois de chauffe,

¹⁴ Dans l'Ahaggar, selon Lhote (1984 : 101), *akatar* désigne l'ensemble de tous les piquets et montants de la tente.

¹⁵ Sur ce thème, voir par exemple Ag Foni, 1979 : 31 et sv.

construction...), et enfin les activités minières qui ont un impact destructif rapide sur l'environnement, ont précipité les catastrophes écologiques. Par exemple, l'exploitation de l'uranium dans l'Air depuis 1968, avec une accélération en 1975, a généré la création d'une véritable ville, Arlit, avec une pression démographique énorme sur la zone. En dix ans, cela a abouti entre autres à la déforestation des vallées de l'Air, dont les palmiers doum – ressource précieuse jalousement protégée autrefois par le droit coutumier – ont pratiquement été tous abattus pour fournir des poutres aux chantiers de maçonnerie et du bois de chauffe. La pénurie de fibres végétales (palmes, graminées) qui servent à fabriquer les nattes pour le velum, le sol ou les paravents de la tente est si grave aujourd'hui dans l'Air que les nomades ont des difficultés à remplacer leur matériel vieillissant et ont recours aux couvertures synthétiques chinoises (Figure 9) ou aux bâches en plastique pour couvrir en partie la tente qui perd alors toutes ses qualités isothermes. La diminution des troupeaux rend le cuir moins abondant. Les bidons en plastique contenant divers liquides (huile de vidange, DTT, désherbant, etc) sont recyclés pour l'usage domestique et remplacent les bouteilles à beurre, les outres à eau et à lait. Les chambres à air en caoutchouc servent également à faire des outres et des puisettes, les demi-tonneaux deviennent des abreuvoirs, les sacs en fibre synthétique ont de nombreux usages : non seulement comme contenant, mais aussi comme matériau (à la place des fibres de palmier) pour fabriquer des cordes et des entraves pour les animaux. Enfin, des objets sédentaires malaisés à transporter et à suspendre, nécessitant d'être posés au sol, sont fréquents aujourd'hui dans les campements, comme les grosses cantines en fer, indiquant la réduction des déplacements et le rétrécissement des parcours nomades.

LA TENTE NOMADE, IMAGE DE LA STABILITÉ

L'assimilation de la maison à l'univers féminin, nourricier et protecteur, est souvent vécue sur un mode très intime. Ainsi, en 1984 à Gossi dans l'Arabanda (au nord du Mali), un interlocuteur des Kel Intessar établissait l'analogie, sur le plan de la forme et de la fonction symbolique, entre la tente, le sein maternel, la lune, le grand bol de bois (*taghezut*) où est servi le lait¹⁶ – boisson nourricière assimilée au féminin – et l'amulette (*tirawt*).

La continuité d'une maison est marquée non seulement par les règles de filiation matrilineaire, la circulation des biens et des substances maternelles comme le lait, mais également par la transmission de certains éléments de la tente symboliquement structurants. Ainsi, la dotation de la mariée comprend au moins quelques pièces provenant de la maison

¹⁶ Voir, à ce sujet, Figueiredo, 2001 : chap.III, et Walentowitz, 2006.

maternelle (piquets sculptés, porte-bagage, traverses de lit, écuelle de bois...) (Figure 10). Le jour du mariage, on « traîne la tente » hors de l'abri maternel pour élaborer une tente nuptiale éphémère avant sa construction structurée et « définitive » dans le sens où tous les éléments nécessaires seront présents.

Dans la vision nomade touarègue, la tente est l'image par excellence de la pérennité, de la stabilité et de la durabilité. Sa légèreté, son emprise fugace sur le sol, font partie intégrante de cette conception : la maison nomade est en fusion avec la mère nature et ne doit ni « écorcher son dos », ni la mutiler ou la marteler (*ededeghi*), notion qui inclut le fait de « poursuivre » ou harceler un troupeau par exemple. Dans la morale qui lie l'homme à son environnement, les êtres humains ne peuvent vivre que des « excroissances » de la nature, selon un référent pastoral, ou de sa « sueur » et de tout ce que secrètent ses entrailles, sa chair et ses os. C'est à ce titre que la nature est protectrice. Sinon elle devient hostile et se révolte. Des règles élémentaires sont ainsi incorporées par les enfants nomades dès leur plus jeune âge comme l'interdiction de consommer les fruits verts, de marcher sur les nouvelles pousses, de couper des branches vives ou, sur un autre plan mis en correspondance avec le précédent, de consommer de la viande crue ...

Le territoire protecteur est assimilé à la maison. Il est le résultat d'un travail. Il devient un lieu habitable à condition de l'ordonner, d'y installer des balises, des repères qui le rendent intelligible, maîtrisable, viable, et le modifie en partenaire avec lequel se négocie la vie.

Une fonction transformatrice est attribuée aux parcours nomades et à leurs étapes régulées. A partir du désert, du vide menaçant, de l'inconnu, ils construisent une maison-territoire, un abri, un espace plein et complet. Dans cette perspective, le nomadisme est appréhendé comme une nécessité, un mariage négocié avec le vide qui met en dialogue la culture et la nature.

La notion de territoire s'élabore par rapport à la terre parcourue, gérée, organisée, sur laquelle l'homme a laissé ses empreintes. Le parcours nomade est vu comme un cycle, qui a ses escales obligées, ses lieux de campement que l'on réinvestit régulièrement (Figure 11). C'est pourquoi, contrairement aux idées reçues, il n'y a pas plus casanier qu'un nomade touareg, qui revient inlassablement sur ses traces d'une année à l'autre.

Décoder les empreintes nomades nécessite un savoir, transmis dès la plus tendre enfance, qui permet d'interpréter facilement des indices ténus pour l'oeil non exercé, signalant l'emplacement d'un campement, sa composition, sa démographie, son origine, le statut social de ses habitants, leur appartenance confédérale et clanique... L'importance des ancrages

nomades et des récits qui leur confèrent le statut de « monuments » (*igenjiren*)¹⁷ est associée aux rôles influents des groupements et à l'affirmation de leur légitimité. C'est en ce sens que pour marquer le poids d'un individu et la dimension étendue de ses réseaux, on dit qu'« il a de la cendre » (*ila ezad*), c'est-à-dire que sa famille, son lignage, ont une profondeur historique et une surface politique qui ont marqué le territoire par l'accumulation des couches de cendres renouvelées à chaque retour sur les lieux.

Ainsi, l'idée de pérennité, de continuité et de permanence est associée au nomadisme, à la mobilité, à la marche, à l'ampleur des réseaux. Elle correspond à la figure ancienne du noble par opposition au protégé, au pauvre, au dépendant, qui n'a pour affronter l'inconnu ni les montures utiles ni les bagages – au sens propre comme au sens figuré – et doit par conséquent se cantonner à l'espace restreint qu'il maîtrise afin de ne pas se mettre en danger. Ce dernier portrait renvoie à l'éleveur de petits ruminants ou au sédentaire dont l'horizon est devenu fixe.

Entre deux étapes nomades, se trouvent les abris naturels temporaires, que l'on s'approprie en y suspendant un objet (selle de chameau, bagages, bâche) (Figure 12), et auxquels on peut donner un caractère plus stable en y installant des éléments de la tente, comme un paravent de paille et de cuir. Ces aménagements sont interprétés comme le résultat de négociations momentanées avec l'espace, avant la création du monde marqué par l'« atterrissage » (*aghasar*), que représente la construction de la maison.

La précarité par contre est assimilée à l'interruption de la marche nomade, à la sédentarisation forcée, à la rétraction des parcours et du territoire, à la fragilisation de la tente à cause de la pénurie des matériaux qui servent à la construire, à l'immobilité illustrée par l'image des cahutes de nomades interrompus qui s'agglomèrent à la périphérie des villes (Figure 13), par les décharges urbaines, les déchets accumulés, les égouts pestilentiels, les toilettes à l'intérieur de l'espace habité, la promiscuité. Ces faits déclenchent chez les nouveaux sédentarisés des maladies non seulement physiques mais surtout psychologiques : pour les soigner, on a recours à une « remise en mouvement » de l'individu à travers l'organisation d'un voyage, soit concret sur le parcours abandonné qui permet à nouveau de l'arpenter, soit immobile et spirituel, consistant à égrainer oralement et rapidement le nom des étapes successives de l'itinéraire nomade perdu.

¹⁷ Voir Claudot-Hawad, 2001 : 83 et sv.

BIBLIOGRAPHIE

- AG FONI E., 1979, *L'impact socio-économique de la sécheresse dans le cercle de Kidal*, Borda, Musée d'Outre-Mer, Brême.
- BADI D., 1995, Tin-Hinan : un modèle structural de la société touarègue, *Etudes et documents berbère*, Paris : Boîte à documents, n°12 :199-205
- BALOUT L. (sous la dir.), 1959, *Collections ethnographique,s Touareg Ahaggar*, Album 1, Musée d'Ethnographie et de Préhistoire du Bardo, Arts et Métiers Graphiques, Paris.
- BENFOUGHAL T., 1998, « Savoir rester nomade sans pouvoir l'être : la fabrication et l'usage des nattes de tente chez les Touaregs sédentarisés de l'Ajjer », in P. Bonte & H. Claudot-Hawad (dir.), *Savoirs et pouvoirs au Sahara*, Berghahn, *Nomadic Peoples*, Vol II/1 & 2, 97-116
- CHAKER S., 2010, « Maison : Note linguistique complémentaire », *Encyclopédie berbère*, Louvain : Peeters, XXX : 4528-30.
- CLAUDOT-HAWAD H. 1993, *Touaregs. Portrait en fragments*, Aix-en-Provence : Edisud.
- CLAUDOT-HAWAD H.,1995, « Éhan (ihanan) », *Encyclopédie berbère*, Edisud, Aix-en-Provence.
- CLAUDOT-HAWAD H., 2001, *Eperonner le monde. Nomadisme, cosmos et politique chez les Touaregs*, Edisud, Aix-en-Provence.
- CLAUDOT-HAWAD H. (dir.), 2002, *Voyager d'un point de vue nomade*, Paris-Méditerranée, Paris.
- CLAUDOT-HAWAD H. , 2002, « Noces de vent : épouser le vide ou l'art nomade de voyager », in H. Claudot-Hawad (dir.) : 11-36.
- CLAUDOT-HAWAD H., 2008, « Un territoire bâti comme une tente nomade », *Réfractions*, n° 21, 51-60.
- CLAUDOT-HAWAD H. , 2009, « 'We are the Shelter and the Protection'. The Representations of Gender Among the Tuaregs », in H. Göttner-Abendroth (dir.), *Societies of Peace*, Inanna, Toronto, 159-172.
- EL MOUNTASSIR A., 2010, « Maison : *tigmmi* en tachelhit », *Encyclopédie Berbère*, Louvain : Peeters, XXX : 4525-28.
- FIGUEIREDO C., 2001, Conceptualisation des notions de chaud et de froid : système d'éducation et relations hommes-femmes chez les Touaregs (Imedédaghen et Kel Adagh, Mali), Thèse de doctorat en anthropologie sociale, EHESS, Paris.
- FOUCAULD Ch. (de), 1951, *Dictionnaire Touareg-Français. Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie nationale de France, 4 t.
- FOUCAULD Ch. (de) et MOTYLINSKI-CALASSANTI A. (de), *Textes touareg en prose*, Edition critique et traduction par S. Chaker, H. Claudot et M. Gast, Edisud, Aix-en-Provence.
- HINCKER C., 2002, « Les bagages du voyageur : technique, esthétique et représentations », in H. Claudot-Hawad (dir.), 2002 : 101-112.
- HINCKER C., 2005, *Le style touareg ou la fonction sociale des techniques*, Paris-Méditerranée, Paris.
- LHOTE H., 1984, *Les Touaregs du Hoggar*, Colin, Paris.
- LAOUST E., 1920, *Mots et choses berbères, Dialectes du Maroc*, Challamel, Paris.
- WALENTOWITZ S., 2002, « Partir sans quitter : rites et gestes autour des déplacements féminins chez les inesleman de l'Azawagh », in H. Claudot-Hawad (dir.), 2002 :37-52.
- WALENTOWITZ S., 2006, Tout un monde au creux d'un plat. Propos sur la grande écuelle des Touaregs, *Journal des africanistes*, n° 76-1, 103-120.